

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 12 (1867)
Heft: 10

Artikel: Quelques éclaircissements sur les batailles de Châlons et de Mauriac
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-331397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par

F. LECOMTE, colonel^f fédéral; E. RUCHONNET, major fédéral d'artillerie;
E. CUÉNOD, capitaine fédéral du génie.

N° 10. Lausanne, le 18 Mai 1867. XII^e Année.

SOMMAIRE. — Quelques éclaircissements sur les batailles de Châlons et de Mauriac. — Etudes sur les règlements d'exercice de l'infanterie. — Ordonnance concernant les indemnités pour les militaires voyageant isolément. — Nouvelles et chronique.

SUPPLÉMENT. — REVUE DES ARMES SPÉCIALES. — Progrès de l'artillerie pendant les six dernières années en France, Italie, Autriche, Prusse et Suisse (*fin*). — Ordonnance concernant l'organisation du train de parc. — Actes officiels.

QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LES BATAILLES DE CHÂLONS ET DE MAURIAC.

(Avec carte.)

De la grande invasion des Gaules par les hordes d'Attila la conclusion surtout est connue, mais l'on discute encore aujourd'hui le *lieu précis* où Aetius parvint à briser et à refouler dans sa marche le flot envahisseur. — Le théâtre de cette gigantesque mêlée, communément désignée sous le nom de bataille de Châlons, est même, sans contredit, parmi les sujets d'histoire et d'archéologie militaire, un de ceux qui a le plus souvent mis à l'épreuve la sagacité des critiques et servi d'aliment à leurs minutieuses et savantes investigations.

Dernièrement encore M^r le professeur Ed. Secretan a attiré de nouveau l'attention du public sur cette question par un mémoire remarquable à beaucoup d'égards⁽¹⁾.

Bien que par leur nature de tels sujets ne rentrent pas dans le cadre habituel de nos études, nous désirons faire une exception

(1) La tradition des *Nibelungen*, son origine, sa valeur historique, suivi d'éclaircissements sur les batailles de Mauriac et de Châlons. — Lausanne, Martignier et Chavannes.

pour le cas présent et soumettre à nos lecteurs les éléments principaux de ce débat qui demeure ouvert entre les érudits depuis tantôt trois siècles et sur lequel les recherches de M. Secretan viennent de jeter un jour nouveau. C'est en effet de toutes les hypothèses présentées jusqu'ici celle du professeur de Lausanne qui nous paraît tenir le mieux compte des divers éléments de la question et concilier autant que faire se peut les indications fournies par les sources avec les exigences militaires et les résultats des découvertes faites sur les lieux mêmes.

C'est donc essentiellement ses vues que nous nous proposons d'esquisser ici en prenant son travail pour guide et en lui empruntant une grande partie de notre récit et de nos appréciations.

La principale difficulté du sujet qui nous occupe consiste essentiellement dans les données divergentes fournies par les sources sur le lieu où se livra la bataille. Elle se donna, selon les unes, à Méry-sur-Seine ; selon les autres, près de Châlons-sur-Marne.

La loi Gombette, Grégoire de Tours, Frédégaire et la chronique anonyme de l'an 641, en un mot toutes les sources franques ou bourguognes, indiquent les champs de Mauriac (Méry), tandis que les sources gothiques et romaines, Idace, Isidore de Séville, Paul Diacre et Ammien Marcellin parlent des champs Catalauniens (Châlons).

Quant à Jornandès, le seul qui ait laissé une description quelque peu détaillée de la bataille, il nomme à plusieurs reprises les champs Catalauniens. Dans un seul passage cet écrivain paraît croire que les champs Catalauniens s'appelaient également champs Mauriciens. Mais cette identification est en fait impossible, vu qu'il s'agit de localités distantes de vingt lieues et séparées par trois rivières importantes ; elle peut s'expliquer par le fait que Jornandès ne visita probablement jamais les Gaules.

L'histoire a adopté Châlons, mais de bonne heure cette version a trouvé des contradicteurs :

Au XVI^{me} siècle déjà Adrien de Valois, et au XVIII^{me} Trasse et Grosley soutiennent la thèse opposée.

Grangier réplique faiblement à Adrien de Valois dans une dissertation latine imprimée en 1641.

En 1833, l'ingénieur Tourneux, de Châlons, publie un travail intéressant destiné à réfuter Grosley. — Tourneux a surtout le mérite d'avoir étudié et décrit avec soin les deux emplacements rivaux. Selon lui, un combat eut réellement lieu à Mauriac, mais la bataille décisive se livra près de Châlons. Amédée Thierry arrive à la même conclusion.

Cette solution, qui semblait devoir concilier les indications contradictoires des sources, n'a cependant point terminé le débat que des découvertes nombreuses faites dans les environs de Méry ont en dernier lieu singulièrement ranimé. Plusieurs mémoires publiés depuis quelques années ont tiré parti des nouveaux faits recueillis pour renverser la thèse de Tourneux et plaider les prétentions exclusives des champs de Mauriac. Nous résumerons brièvement les principaux arguments mis en avant de part et d'autre.

Du côté des partisans de Châlons on a cherché à prouver que Mauriacum n'était pas Méry-sur-Seine et qu'il fallait le chercher quelque part dans les champs Catalauniens; à cet effet diverses hypothèses ont été présentées. Nous écarterons d'entrée ces hypothèses que nous nous dispensons d'énumérer, comme des moyens trop commodes inventés pour lever la difficulté; leur réfutation détaillée serait d'ailleurs dépourvue d'intérêt pour le plus grand nombre de nos lecteurs.

Du côté des partisans de Mauriac on a fait des efforts non moins grands pour trouver dans les environs de Méry un champ de bataille correspondant aux indications de Jornandès, mais les divergences des auteurs qui suivent cette voie sont déjà une preuve de l'insuccès de leur tentative. S'il existait aux environs de Méry une localité pouvant correspondre aux indications de Jornandès en indiquerait-on plusieurs?

Grosley, par exemple, place le théâtre de la lutte sur la rive gauche de la Seine, à une lieue au S. de Mauriac. Darbois de Jubanel le place beaucoup plus à l'Est, près du petit hameau de Maurey, sur la route d'Orléans à Troyes, à 2 lieues environ de cette dernière ville. Peyré-Delacour le cherche dans le delta compris entre l'Aube et la Seine et dont la base serait la route de Méry à Arcis. Une quatrième hypothèse présentée par M. Camus-Chardon nous amène sur la rive droite de l'Aube, près du village de Viaprès. Enfin, combinant les quatre hypothèses ci-dessus et dans le but de tenir compte de tous les vestiges de lutte découverts depuis quelque temps, M. Lapérouse suppose que la bataille se donna à la fois sur la rive gauche de la Seine, dans le delta entre la Seine et l'Aube, et enfin sur la rive droite de l'Aube.

Ce système qui rend, nous l'avouons, un compte exact de toutes les recherches opérées autour de Méry, laisse énormément à désirer au point de vue stratégique. Comment expliquer un champ de bataille de cette nature, long de 10 lieues et coupé par des rivières considérables? — Mais autant les localités proposées par les partisans de Mauriac s'adaptent mal au récit de Jornandès, autant le champ de bataille que l'on trouve près de Châlons remplit cette condition d'une manière remarquable.

D'un autre côté, vu les traces indubitables d'une lutte qui existent aux environs de Méry, confirmées par d'autres données tirées des sources, nous n'hésitons pas à regarder comme prouvée l'hypothèse d'un double combat. Une indication à ce sujet nous est déjà fournie par Jornandès qui, après avoir fait le recensement des morts et des blessés à la bataille de Châlons ajoute :

« Sans compter 90000 hommes tombés dans une rencontre nocturne entre les Francs combattant pour les Romains et les Gépides combattant pour les Huns. »

Jornandès ignorant la distance qui sépare Mauriac de Châlons a pu ne pas dire quel intervalle a séparé le premier combat du second ; mais il est évident qu'il ne les envisage point comme une seule et même affaire.

Amédée Thierry et Tourneux sont également d'accord pour appliquer à la bataille de Mauriac le passage cité plus haut. Thierry, il est vrai, trouvant le chiffre de 90000 morts exagéré, modifie le texte et adopte la correction proposée par l'abbé Dubos ; le copiste aurait mis XC au lieu de XV. Partant en outre de l'idée que tous les alliés des Romains mentionnés dans les sources s'étaient réunis à eux au midi de la Loire, il est conduit à admettre que l'affaire de Mauriac ne fut qu'un combat d'arrière-garde livré par les Gépides contre les Francs afin de protéger le passage de l'Aube par l'armée et les bagages d'Attila. Secretan qui s'oppose à cette correction arbitraire du texte de Jornandès ne peut consentir à voir dans l'affaire de Mauriac un simple combat d'arrière-garde, soit parce que le chiffre des morts lui paraît trop considérable, soit parce qu'il tient pour impossible que les Burgondes et les Francs eussent rejoint Aetius avant la délivrance d'Orléans.

En opposition aux vues de Thierry, Secretan présente l'hypothèse suivante :

Deux routes parallèles conduisaient d'Orléans à Châlons-sur-Marne : l'une, à l'ouest, passait par Mauriac ; l'autre, plus directe, passait à Troyes. Attila, usant de cet avantage pour la facilité de sa marche et de ses approvisionnements, marchait sur deux colonnes.

Les peuples du N. de la Gaule, alliés d'Aetius, armés pour empêcher les hordes hunniques de rentrer dans un pays qu'elles avaient mis à feu et à sang quelques mois auparavant, auraient rencontré à Méry l'aile gauche d'Attila ; dans ces circonstances un engagement des plus sanglants aurait eu lieu, sans qu'Attila et Aetius aient eu le temps d'intervenir ou même d'en être informés.

D'après le nom que la bataille a conservé et les lieux où se trouvent les vestiges d'une lutte, les principaux combats auraient été

soutenus sur la Seine à Mauriac même ; près d'Arciaca, à Vilette et à Pouans ; enfin sur la rive droite de l'Aube, entre Viaprès, Plancy et Baudimont.

Sur ce point, Secretan partage l'avis de Lapérouse ; en revanche, il repousse avec raison l'hypothèse d'une action générale et simultanée s'engageant sur trois champs de bataille distincts, séparés par deux forts cours d'eau et où les corps séparés ne pouvaient se prêter mutuellement appui. Le témoignage de Frédégaire, chroniqueur burgonde, sur la durée de l'action (3 jours), témoignage qui ne peut se rapporter qu'à la bataille de Mauriac, montre d'ailleurs que les combats attestés par les débris qu'ils ont laissés, durent être des combats successifs.

Quant à l'issue de la lutte, le seul passage de Jornandès où les deux combats soient présentés distinctement, nous laisse sans réponse aucune. Pourtant, si la bataille de Mauriac n'a pas été un succès pour Attila, elle n'a pas été pour lui non plus un désastre, preuve en soit l'attitude que Jornandès lui prête immédiatement après l'événement : à trois journées de Mauriac, Attila s'arrête, se concentre, donne du repos à son armée, la ravitaille, élève des fortifications de campagne d'un très vaste développement et commence lui-même l'attaque contre tous ses ennemis à la fois.

Du reste, que le combat de Mauriac ait été ce que l'on voudra, l'essentiel est de constater d'une part qu'il y en eut un ; d'autre part, que ce combat n'est, en réalité, qu'un préliminaire important de la bataille de Châlons. Le rôle considérable qu'y jouèrent les alliés d'Ætius, explique comment le combat de Mauriac a pu faire perdre de vue aux chroniqueurs francs et burgondes la bataille principale.

Transportons-nous maintenant aux champs Catalauniens et commençons par nous faire une idée exacte du terrain sur lequel on place le combat.

A trois lieues au N. de Châlons-sur-Marne se trouve entre la Vesle et la Suippe (petites rivières qui coulent de l'E. à l'O. et vont se jeter dans l'Aisne), un plateau assez accidenté.

La partie de ce plateau qui nous intéresse forme un parallélogramme de 5 à 6 lieues de longueur sur 3 lieues de largeur ; elle est limitée au S. par le cours de la Noblette, principal affluent de la Vesle ; au N. par la Suippe ; à l'E. par une ligne tirée des sources de la Noblette aux sources de la Suippe ; à l'O. par une ligne joignant le village de Vadenay, sur le confluent de la Vesle et de la Noblette, au village de Jonchery sur les bords de la Suippe. Du côté de l'Ouest on pénètre déjà assez avant dans l'enceinte actuelle du camp de Châ-

lons. A peu près au centre du parallélogramme sont des hauteurs boisées appelées Piémont. En partant du Piémont, nous pouvons diviser en deux régions principales l'espace que nous venons de circonscrire.

La première est formée par le versant N. du plateau qui descend jusqu'à la Suippe par des pentes assez escarpées.

La seconde est formée par le versant sud et se subdivise elle-même en deux parties : la partie orientale, sorte de plaine s'abaissant en pente douce jusqu'à la Noblette, et la partie occidentale, laquelle est découpée par trois petits contre-forts se détachant du Piémont. Le premier de ces contre-forts, le Mont-des-Vignes, aboutit à la Cheppe ; le second, Mont-Fresnoy, aboutit à Cuperli ; le troisième, enfin, Mont-de-Perthes, aboutit à Vadenay et clôt à l'ouest l'espace d'écrit. Ces trois collines, qui enferment deux vallons incultes et passablement évasés, suffisent pour masquer de forts mouvements de troupes.

Près du village de la Cheppe sur la Noblette est un camp fortifié, connu sous le nom de camp d'Attila. C'est une vaste enceinte munie d'un double rempart en terre parfaitement conservé ; le fossé, entre les deux épaulements, mesure 50 pieds de largeur et vingt de profondeur. L'enceinte a 1765 mètres de pourtour ; le plus grand axe du terre-plein est de 554 mètres. Deux ouvertures sont pratiquées dans l'enceinte, l'une s'ouvrant sur la Cheppe, l'autre sur le Mont-des-Vignes. (1)

Ce camp retranché est-il l'œuvre des Romains dont Attila aurait tiré parti, ou celle d'Attila lui-même ? Cette question controversée importe au fond assez peu dès qu'il est admis que les Huns occupèrent ce camp et que la bataille de Châlons a eu lieu dans son voisinage. Or, ceci est démontré par de nombreux indices. Le long du cours supérieur de la Noblette, des fortifications de campagne du genre de celles qui entourent le camp s'aperçoivent encore çà et là, particulièrement à Bussy et à St-Rémy. A tous ces travaux, qui se relient évidemment les uns aux autres, on ne saurait assigner qu'un but, celui de mettre en défense la ligne de la Noblette sur laquelle Attila voulait attendre Aetius.

Un second ordre d'indices d'une bataille qui aurait été livrée en cet endroit consiste dans la foule de débris de tout genre, d'armes du temps, d'ustensiles, d'objets d'équipement, d'ossements d'hommes et de chevaux qui se trouvent auprès du camp d'Attila et même à plus d'une lieue à la ronde, presque aussitôt qu'on remue le sol. A une

(1) Ces ouvertures ont eu des portes et des gonds dont on peut voir encore la place ; au moyen-âge, cette vaste place d'armes paraît avoir servi aux seigneurs du lieu pour y renfermer leur gibier.

lieue au N.-O. du camp, *l'Ahan des diables* où ces débris se trouvent en foule, est une localité dont le nom désignerait dans le pays le champ où les Huns sont ensevelis. Sur le Mont-des-Vignes, à Cuperli, plus à l'E. sur la colline de la Croix, on rencontre également en abondance des débris d'un ancien combat. Plus nombreux sur les points que nous venons d'indiquer, ces vestiges se trouvent d'ailleurs répandus dans toute la plaine.

D'autres témoins positifs de la bataille sont les nombreux tumulus semés sur la rive gauche de la Noblette; on en compte deux devant le camp, cinq à Bussy, deux entre Bellay et la Croix; en outre, plus au sud, le magnifique tumulus de Poix auquel la tradition a donné le nom de tombeau de Théodoric.

Enfin, de toutes les preuves recueillies pour démontrer que la bataille décrite par Jornandès a eu lieu dans les parages de la Cheppe, la plus incontestable est la facilité qu'on a de se rendre compte des indications de l'historien, aussitôt qu'on les rapporte au terrain que nous venons de décrire.

Mais ici se présente une nouvelle difficulté; les partisans des champs Catalauniens diffèrent d'opinion sur la *direction* de l'attaque. Secretan, d'accord avec Tourneux, admet que l'armée d'Aetius aborda les positions d'Attila par l'ouest; toutefois il suppose une fausse attaque du côté du midi, afin d'expliquer comment le point important du Piémont n'avait pas été occupé par Attila.

Amédée Thierry, engagé par l'empereur Napoléon III à expliquer pourquoi il fait arriver les Romains par le sud et s'écarte en ceci de Tourneux, se fonde essentiellement dans son mémoire sur la longueur du détour qu'on fait faire à Aetius, alors qu'il lui importait au contraire de hâter l'attaque pour ne pas laisser à Attila le temps de se fortifier encore mieux. Dans son hypothèse, la colline disputée par les deux armées serait non plus le Piémont, mais la côte qui sépare le vallon de la Vesle de celui de la Noblette.

Ce système est fort plausible: l'attaque de front a le mérite de la simplicité, de plus elle concorde bien avec ce que nous savons des points où eurent lieu les principaux engagements d'après les vestiges de la lutte; enfin à la rigueur elle peut remplir les principales conditions topographiques imposées par le récit de Jornandès. Cependant Secretan ne consent point à se rallier à ce système et maintient sa manière de voir sur la direction de l'attaque par les considérations suivantes:

D'abord parce que la côte de St-Etienne ne présente aucune *sommité* proprement dite (*cacumen*); le Piémont seul dans la contrée offre à la fois une colline et sur cette colline un sommet.

Secondement, Jornandès dit que les Huns étaient à droite de la hauteur et les Romains à gauche, expression assez dépourvue de sens au premier abord (la droite et la gauche étant déterminées par la position du spectateur), mais qui, appliquée au Piémont, trouve son explication pour le lecteur suivant sur une carte la marche de l'action ; les Huns dans ce cas étaient bien à droite du Piémont, c'est-à-dire à l'est, et les Romains à gauche c'est-à-dire à l'ouest. La même explication est impossible appliquée à la côte de St-Etienne, car pour le lecteur ayant la carte sous les yeux, les Romains étaient devant la colline et Attila derrière.

Troisièmement, nous savons par la narration du combat que sur la fin de la journée, Aetius, ne sachant ce qu'étaient devenus les Wisigoths, s'en fut à leur recherche, et ce faisant, courut le risque d'être pris par les Huns. Dans l'hypothèse de Thierry, les Wisigoths qui formaient l'aile droite d'Aetius auraient combattu en avançant de St-Julien à Bussy. Se fussent-ils écartés jusque du côté de la Croix, encore étaient-ils faciles à retrouver pour Aetius qui était resté maître de la côte de St-Etienne d'où ces points sont dominés, tandis que dans le système de Secretan, toute l'armée des Huns se trouva placée le soir entre les Wisigoths et le général romain, ce qui explique comment ce dernier fut longtemps avant de savoir ce que les Wisigoths étaient devenus et comment il faillit tomber au milieu des Huns en allant à leur recherche.

Quatrièmement, en engageant la bataille de front, Aetius venait se heurter directement contre les fortes lignes de défense d'Attila, tandis qu'en attaquant par l'Ouest, il annulait une grande partie des ressources défensives préparées par son adversaire.

Enfin, toujours dans l'hypothèse de Thierry, Attila aurait commis la faute grave de n'avoir pas prévenu Aetius en occupant fortement les collines de St-Etienne, ou de n'avoir pas simplement attendu son adversaire derrière la Noblette où il était parfaitement fortifié.

Mais même en mettant de côté l'hypothèse d'une attaque directe venant du midi soutenue par Thierry pour adopter celle d'une attaque venant de l'ouest, toute difficulté n'est pas levée, et l'accord n'est point encore parfait. Nous nous retrouvons ici encore en présence de deux systèmes différents quant à la seconde phase du combat, celui de Secretan et celui de Tourneux. Nous les exposerons brièvement, laissant au lecteur le soin de compléter à l'aide de la carte ce qui pourra manquer à notre résumé.

Système Secretan. — Au commencement de l'action la droite d'Aetius formée par les Wisigoths s'appuie à Vadenay au confluent de la Vesle et de la Noblette d'où elle avancera sur le camp retranché. Le centre

formé des Alains et des autres auxiliaires qui ont charge de les surveiller occupe le vallon qui sépare le mont de Perthes du mont Fresnoy et s'avancera sur le mont Fresnoy pour l'occuper. La gauche formée des Romains sous le commandement direct d'Aetius occupe les hauteurs voisines du Piémont clef de la position. Thorismund, fils aîné de Théodoric, commande un corps de cavalerie destiné à balayer le terrain et à relier l'action de la droite avec celle du centre et de la gauche. L'extrême droite se prolonge sur la rive gauche de la Noblette et l'extrême gauche sur le revers septentrional des hauteurs voisines du Piémont. Du côté des Huns Attila occupe avec les siens le centre de la ligne de bataille ; aux ailes se trouvent les peuples soumis à son commandement. Ceux de l'aile droite ne sont pas nommés par Jornandès ; à l'aile gauche sont les Ostrogoths et les Gépides.

Aetius, comprenant dans la situation respective des deux armées toute l'importance du Piémont, ayant trompé son adversaire sur ses véritables intentions par une attaque simulée du côté de Châlons, réussit sans coup-férir à se rendre maître du Piémont ; la tentative d'Attila de reprendre aux Romains cette position demeure sans résultat.

Ainsi, attaquant son ennemi en flanc et à revers, et le contraignant à improviser un ordre de bataille, qui lui diminue considérablement ses ressources défensives, Aetius par son habile manœuvre s'est assuré dès le commencement de l'action des avantages que la bravoure des Huns est impuissante à contrebalancer.

Pendant qu'Aetius opérant son mouvement et culbutait les Huns dans la plaine, sa droite également victorieuse, poursuivait ses succès en remontant le cours de la Noblette. Egarés par la victoire, les Wisigoths refoulent leurs adversaires jusqu'aux sources de la Noblette, à St-Rémy et à Bussy, où les Huns trouvent un abri derrière leurs retranchements, tandis qu'Aetius est arrêté dans sa marche par le grand camp retranché et l'enceinte des chariots. Jornandès, qui dans son récit perd un peu de vue l'attaque de la gauche, nous décrit en traits saisissants les combats qui ensanglantèrent le vallon de la Noblette où tomba Théodoric percé par la flèche d'un ostrogoth, « bataille atroce, multiple, opiniâtre, telle que l'antiquité n'en raconte pas de pareille. »

Attila lui-même, au centre de la mêlée, est impuissant pour arrêter l'élan de ses ennemis et se trouve heureux de profiter du refuge que lui offrent les retranchements du camp et l'enceinte des chariots.

Système de Tourneux. — Tourneux conçoit d'une manière assez différente la marche de l'action. Suivant cet auteur le front de bataille d'Aetius s'étendrait de la rive gauche de la Suippe à la rive droite de

la Noblette. La redoute de Nantivet sur la Suippe, défendue par une garnison, servait de point d'appui à l'aile droite d'Attila. Cernée ou prise cette redoute n'arrête pas les Romains, et comme le Piémont est occupé par eux, toute l'armée d'Attila doit se replier en opérant un changement de front en arrière à droite sur l'aile gauche comme pivot. De cette manière l'aile droite d'Attila recule jusqu'à la Croix et le centre jusqu'à Bussy et à la Cheppe. Appuyés à leurs retranchements, les Huns se reforment sur la rive gauche de la Noblette; ici s'engage de nouveau une action générale, le passage du ruisseau est forcé par Aetius, les Huns sont de rechef repoussés et la cavalerie de Théodoric poursuit les fuyards jusque sur les hauteurs de Poix où ce prince trouva la mort au milieu de sa victoire.

Ainsi, tandis que dans le système de Secretan, l'armée romaine poussant ses deux ailes en avant finit par envelopper Attila, dans celui de Tourneux les fronts des deux armées restent parallèles, l'aile droite d'Aetius ne manœuvrant que comme pivot du mouvement général.

Secretan objecte au système de Tourneux :

1^o La précision du témoignage de Jornandès sur le moment où succombe Théodoric. En effet, cet auteur, après avoir parlé du terrible combat livré sur les bords du petit ruisseau, ajoute, « là tomba le vieux Théodoric. » Mettre de côté ce témoignage précis d'un écrivain bien informé par la seule raison que le tumulus de Poix situé à deux lieues au midi de la Noblette est appelé dans le pays le tombeau de Théodoric, c'est s'écarter des règles d'une saine critique.

Ne serait-il d'ailleurs pas possible de concilier Jornandès avec la tradition et les résultats des recherches modernes en supposant que les Visigoths auraient transporté le corps de leur chef à Poix, loin du tumulte du camp, pour lui rendre les derniers honneurs?

2^o Pour exécuter la manœuvre supposée par Tourneux, l'action aurait dû commencer au point du jour et non pas seulement dans l'après-midi. Il était matériellement impossible à des corps d'infanterie de parcourir en quatre heures de jour (c'est tout ce qu'on avait devant soi au mois de septembre), trois ou quatre lieues (4) toujours en combattant et de livrer encore une grande bataille après avoir franchi un tel espace. Dans le système de Secretan, soit Aetius, soit les Wisigoths n'auraient pas eu à franchir en avançant plus de deux lieues.

3^o Si les combats le long du cours de la Noblette avaient été livrés par l'aile gauche, c'est-à-dire par les Romains, comme le veut Tourneux, on ne s'explique pas les tumulus de Bussy, St-Rémy et la Croix,

(4) Distance qui séparait la gauche romaine des positions de la Croix, St-Rémy et Bussy.

car les romains n'élevaient pas de tumulus, et l'on ne peut supposer que les tumulus existants aient été élevés par les Huns, qui perdirent le champ de bataille.

4° Jornandès nous dit qu'Aetius fort inquiet de ce qu'étaient devenus les Wisigoths, les chercha longtemps, qu'il les trouva enfin et passa la nuit avec eux sous les armes. Ce détail, qui s'explique difficilement dans l'hypothèse de Tourneux, trouve une solution très simple dans le système de Secretan où les Wisigoths, entraînés par leur ardeur avaient sans doute poursuivi leurs succès sans attendre les ordres du général en chef et se trouvaient à la fin de la journée séparés d'Aetius par le camp d'Attila et le gros de l'armée ennemie.

5° Enfin le système de Tourneux implique nécessairement à la fin de l'action la séparation de l'armée d'Attila en 4 ou 5 masses isolées, la garnison de Nantivet, un corps dans la direction de Poix, un autre sur les hauteurs de la Croix, un quatrième enfin, le plus considérable, renfermé avec Attila dans le camp retranché. Un tel morcellement eût amené inévitablement, sinon la destruction entière de l'armée des Huns, du moins un résultat beaucoup plus décisif que celui dont l'histoire nous donne connaissance. Ce n'est pas avec une portion de son armée, mais bien avec son armée tout entière, sauf ce qu'il avait perdu dans la bataille, qu'Attila se présenta le lendemain à ses ennemis.

Tels sont esquissés à grand traits, les principaux systèmes et arguments à l'appui soutenus et combattus tour à tour pour mettre en lumière les différentes circonstances de cette lutte mémorable.

Emettre une opinion arrêtée et indépendante à la suite d'hommes qui ont voué une attention toute spéciale au sujet qui nous occupe n'est point chose facile. Toutefois le lecteur pourra reconnaître avec nous que les vues de M. Secretan méritent d'être prises en sérieuse considération et qu'elles concordent d'une manière remarquable avec les exigences militaires, les découvertes modernes et les données des sources. Est-ce à dire que ces vues demeurent absolument exemptes d'objections et qu'elles résolvent sans appel toutes les difficultés? Telle n'est point notre pensée. Suivant même qu'une idée, qu'un détail sera mis en lumière ou laissé dans l'ombre, que l'on accentuera ou atténuera l'importance d'une indication, la préférence pourra encore être légitimement accordée à tel ou tel des autres systèmes proposés. Ainsi, comparé à Secretan, Thierry à l'avantage d'une plus grande simplicité. Le changement de direction que dut faire Aetius pour attaquer son ennemi par l'ouest devait sans doute en cas de réussite rendre la victoire plus facile et plus décisive, mais un tel mouvement exécuté à proximité de

l'ennemi n'était point sans danger et pouvait difficilement, nous semble-t-il, être absolument ignoré d'Attila qui se serait alors solidement établi sur le Piémont et n'aurait pas laissé Aetius s'en emparer sans coup-férir.

L'attaque venant de l'ouest étant admise, Secretan comparé à Tourneux nous paraît laisser à désirer, quant au rôle à assigner à la redoute de Nantivet. Si comme Secretan l'assure Attila n'a point prévu une attaque venant de l'ouest et que jusqu'au dernier moment il ait attendu les Romains dans ses positions fortifiées sur la Noblette, comment expliquer l'existence et le but de cet ouvrage isolé en arrière de son front? Tandis qu'en admettant les vues de Tourneux d'une attaque *prévue* de l'ouest, il est évident que cette redoute devait servir de fort point d'appui à l'aile droite d'Attila.

Nous bornerons là nos remarques, laissant aux recherches ultérieures et à des plumes plus compétentes que la nôtre le soin de lever les quelques difficultés qui nous paraissent encore subsister, quoique à des degrés divers, dans chacun des systèmes proposés.

Nous avons laissé Aetius avec les Wisigoths sur la rive gauche de la Noblette. Les Huns en occupent encore la rive droite; leur camp, pareil à un promontoire de rocher battu par la mer, a soutenu tous les assauts. Le lendemain Aetius se préparait à l'entourer lorsque le départ intempestif des Wisigoths préserva Attila et son armée d'une perte certaine. Touchant la ligne sur laquelle les Huns opérèrent leur retraite, on ne sait rien de bien précis; il est à présumer qu'ils suivirent la voie romaine de Rheims à Metz.



ETUDES SUR LES RÉGLEMENTS D'EXERCICE DE L'INFANTERIE.

Nous trouvons dans l'*Italia militare* (n° 694, du 30 janvier 1867) quelques détails intéressants sur les nouveaux règlements d'exercice pour l'armée russe.

Ecole de bataillon.

Le régiment d'infanterie russe se compose de trois bataillons de cinq compagnies, dont une de chasseurs.

La compagnie est partagée en deux pelotons, et ceux-ci en deux demi-pelotons (sections).

Le premier peloton de la compagnie est commandé par le capitaine; le second par le lieutenant; les demi-pelotons par les sous-lieutenants.

